

## La vie affective et la psychanalyse<sup>1)</sup>

Par le Dr. *Henri Flournoy*, Genève

Dans l'un de ses derniers romans, intitulé «Le sang des morts», l'écrivain valaisan Maurice Zermatten décrit la haine farouche qui animait deux gamins du village de Signièze: l'un, Pierre, fils du président Bétryson, l'autre, Bernard, fils du juge Gobelet, l'ennemi du président.

«*Bernard et Pierre* se faisaient la guerre. On parlait d'eux dans toutes les écoles de la commune et chacun prenait parti pour l'un ou l'autre des adversaires, selon des lois rigoureuses que les Anciens avaient établies.»

Après la description de divers préludes où l'on sentait venir l'orage, le romancier nous fait assister à une bataille:

«Les deux garçons se mêlèrent en une étreinte furieuse. Petits et grands firent cercle autour d'eux. Les hommes admiraient en connaisseurs cette rage enfantine. Ils s'y retrouvaient tout entiers. Deux partis s'affrontaient, deux clans aussi vieux que *Signièze* lui-même. Ces deux écoliers trouvaient en eux une âpreté d'homme. Venant de plus loin qu'eux, une violence terrible coulait dans leur sang. Il n'y avait pas de commune mesure entre leur rivalité présente et l'acharnement de leur haine. Ils se roulaient, se mordaient, se griffaient.» ...

... Cet épisode du roman va servir de point de départ à notre étude, que nous diviserons en cinq chapitres.

### *1. Les instincts et l'affectivité. Leur continuité évolutive*

Une bataille comme celle que se livraient Pierre et Bernard était une manifestation de la *vie affective*, et non de l'intelligence. Si l'on ouvre le Nouveau Traité de Psychologie de *Georges Dumas*, on voit que la vie affective se compose d'une grande variété de réactions, d'états divers, tels que *sentiments, émotions, besoins, passions* – états dont les hommes de science se sont efforcés d'établir les caractères distinctifs et les relations réciproques. Mais la réalité vécue se moque de nos classifications. Lorsque Pierre et Bernard étaient aux prises dans leur impitoyable combat, on serait bien embarrassé de dire s'il fallait y voir un effet de la colère ou de la peur, de l'excitation ou du plaisir de la lutte, du besoin de déployer sa force physique, de l'orgueil, ou d'une haine passionnelle. Tout ceci était inextricable en

---

<sup>1)</sup> Conférence donnée à l'Aula de l'Université de Genève, le 5 mai 1943, lors du 2<sup>me</sup> Cours d'Hygiène mentale de l'Enfance.

eux. Mais une chose est certaine, c'est qu'à ce moment la réflexion logique, la raison froide, intervenaient à peine dans leur conduite et dans celle des spectateurs sur la place du village. Il s'agissait avant tout d'un épisode de l'affectivité, et en même temps de la *vie instinctive*. C'était l'instinct «combatif» – pour employer l'expression que le Prof. *Bovet* a choisie comme titre de l'un de ses ouvrages – qui se donnait libre cours<sup>2)</sup>.

Je rappelle qu'on désigne sous le nom d'instinct, selon l'étymologie reproduite par *Marie Bonaparte* (5) une «impulsion naturelle des êtres vivants qui les pousse à des actes non raisonnés pour la conservation de l'individu ou de l'espèce» (p. 429). Les instincts sont donc des *forces* qui nous incitent à agir; on peut parler tout aussi bien de tendances, de penchants, de pulsions. Leur aspect subjectif, c'est le sentiment d'avoir *envie* de faire quelque chose, un *désir*. A côté de ce caractère dynamique, une autre particularité des instincts c'est d'être innés; ils n'ont pas été appris à la façon des habitudes qu'on acquiert par soi-même, mais transmis par hérédité. Enfin, nos tendances instinctives sont étroitement liées à nos fonctions physiologiques, à l'état profond de notre organisme. Ces trois caractères généraux: l'héréditaire, le dynamique, le physiologique, ont été exactement observés par le romancier et décrits dans cette phrase si juste et si concise sur Pierre et sur Bernard: «Venant de plus loin qu'eux, une violence terrible coulait dans leur sang.»

C'est l'un des efforts les plus soutenus de la psychologie freudienne de rattacher l'affectivité aux penchants instinctifs, de montrer la *continuité évolutive* par laquelle un instinct brut peut aboutir à un sentiment. Il s'agit en somme d'une théorie biologique de l'affectivité. Selon *Freud*, la force brute de la bataille entre Pierre et Bernard, celle qui décuplait leur énergie musculaire et qui se traduisait dans leurs sentiments si violents de haine, de vengeance, de jalousie, cette force brute, c'était *l'instinct agressif*. *Freud* emploie aussi l'expression si paradoxale à première vue d'«instinct de mort».

Mais voilà qu'au milieu du combat – qui aurait pu devenir en effet meurtrier s'il ne s'était pas agi d'enfants – alors que Pierre allait définitivement gagner la partie, voilà qu'une force différente lui fit lâcher son adversaire. Cette force nouvelle, d'un tout autre genre mais aussi puissante que l'instinct d'agression, était représentée par une petite fille, la petite Maria, sœur de Bernard. «Tout à coup Maria fendit la foule, parvint jusqu'aux deux antagonistes. Elle se baissa, saisit la main de Pierre, le tira contre elle. Il leva la tête, la regarda. Au même instant, il lâcha Bernard.» Dans les années qui suivront, Pierre, devenu adolescent puis jeune homme, sera sans cesse poussé par deux forces contraires: la haine contre Bernard, l'amour pour Maria. (Ce sont des conflits de ce genre, nous partageant jusqu'au fond de notre être, que les romanciers excellent à dépeindre.)

---

<sup>2)</sup> *Pierre Bovet*: L'instinct combatif. Neuchâtel 1917.

Pierre et Maria, déjà dans leur enfance, s'aimaient. La force élémentaire, instinctive, innée, qui pousse l'un vers l'autre deux êtres de sexes différents s'appelle, en termes biologiques, *l'instinct sexuel*. Les manifestations affectives et sentimentales de cet instinct peuvent revêtir les formes les plus variées: tendresse, admiration, respect, désir de possession, amour – bref, toutes les nuances de l'attachement, qui sont l'inverse de la colère destructrice et de la haine meurtrière. On peut donc parler aussi, pour employer encore une expression de *Freud*, d'«instinct de vie».

Les auteurs qui se sont voués à l'étude des tendances instinctives chez l'homme ont proposé de nombreuses classifications (20). *William James* en admettait toute une série. *Larguier des Bancels*, de Lausanne, en compte une dizaine: instinct alimentaire, social, sexuel, instinct de défense, curiosité, etc. D'autres psychologues ont établi des listes plus longues ou plus courtes. *Jung*, de Zurich – qui s'est séparé de *Freud*, mais dont la pensée originale suscite toujours un vif intérêt dans les milieux psychanalytiques les plus orthodoxes – ramène toutes les tendances à un faisceau unique et primitif, à une énergie fondamentale qui rappelle l'«élan vital» de *Bergson*. *Jung* a développé cette doctrine dans son captivant ouvrage intitulé «*Métamorphoses et symboles de la Libido*» (14).

*Freud*, lui, a toujours tenu pour la *dualité* de nos tendances fondamentales, dont les unes, relatives à tout ce qui concerne l'amour (*érôs* en grec), appartiennent sur le terrain physiologique à l'instinct sexuel. Le nom qu'il a donné à l'autre grand groupe a varié: instinct personnel du moi (c'est-à-dire conservation de l'individu qui luttera pour son existence, même au détriment de son prochain), agressivité, instinct de mort. C'est donc une erreur de croire que *Freud* ait rattaché toutes nos tendances à la sexualité. Mais il est vrai qu'il a donné à ce mot un sens très extensif, surtout après avoir reconnu que les phénomènes dont il s'agit ont des origines infantiles beaucoup plus lointaines qu'on ne le croyait jusqu'alors.

Voici un exemple: chez le bébé, l'acte de *téter* obéit à la nécessité de se nourrir et se rattache donc à l'instinct de conservation individuelle. Mais ce même acte procure une jouissance spéciale localisée aux lèvres, que le nourrisson recherche lorsqu'il s'obstine à sucer un objet quelconque comme son pouce. La tendance à caresser le sein et à blottir son corps contre celui de la nourrice ne répond pas non plus à un besoin strictement nutritif. Il y a là des poussées d'une autre nature, que *Freud* fait rentrer dans le grand groupe de l'instinct sexuel dont elles seraient déjà une ébauche des plus rudimentaire. Mais il va sans dire que ces premières phases du développement n'ont encore rien de génital, la signification de ce dernier mot étant beaucoup plus précise.

Plusieurs auteurs, comme M. *Claparède* (8) – qui a écrit, rappelons le, une remarquable introduction à l'un des premiers ouvrages traduits de

*Freud* – n'ont pas pu admettre cette extension de la notion des sexualité à des actes de la première enfance. Un psychanalyste français, le Dr. *Edouard Pichon* (17), médecin des Hôpitaux de Paris et spécialiste des maladies des enfants, a fait la même objection et a proposé qu'on appelle *hédoniques* – l'hédonisme, c'est la doctrine du plaisir – les satisfactions corporelles que le petit enfant recherche. Pour moi, le mot importe peu, et je serais tout disposé à parler d'hédonisme pour ne pas offusquer des oreilles trop sensibles. Mais je dois dire que l'extension donnée par *Freud* au mot «sexuel» me paraît tout à fait légitime. Cela ne me gêne pas davantage que lorsque j'entends dire, même dans un salon: «Le sexe fort, le beau sexe, les deux sexes», sans que cela évoque le moins du monde des pensées indécentes ou choquantes d'une manière ou d'une autre.

L'essentiel, c'est de s'entendre sur les faits. Or, l'intérêt scientifique primordial de la psychanalyse, c'est d'avoir montré que les instincts – notamment l'instinct sexuel, dont personne ne contestait l'existence chez l'adulte et dont tous les médecins savent qu'il peut créer de graves conflits – ont des racines très profondes et anciennes qu'on retrouve jusque dans l'enfance. C'est par ses découvertes sur la continuité évolutive des phénomènes affectifs, sur leurs enchaînements chronologiques, leurs transformations constantes à partir des instincts, que *Freud* a fait œuvre de psychologue-généticien et de biologiste. Je laisse de côté les applications pédagogiques et médicales; elles sont aujourd'hui hors de mon propos, d'autant plus que j'en ai publié dernièrement quelques exemples concrets (9).

Cette théorie *génétique* et *dynamique* exigerait de nombreuses leçons pour être exposée avec l'ampleur voulue. Il faudrait faire voir en quoi elle diffère d'autres conceptions dynamiques comme celles de *Pierre Janet* et *Mac Dougall*. Mais je dois me limiter à la doctrine de *Freud* dont je ne puis donner d'ailleurs qu'un aperçu très bref. La répartition des tendances primordiales en deux grands groupes a forcément quelque chose d'arbitraire et peut se faire de façons diverses sur lesquelles *Freud* lui-même a varié. Au surplus, il faut tenir compte des enchevêtrements entre pulsions instinctives contraires; aux penchants les plus tendres de l'amour peuvent se mêler, par exemple, des désirs d'agression (ambivalence, de *Bleuler*). Quoiqu'il en soit, la théorie psychanalytique réalise à mon avis un très grand progrès. Elle permet de coordonner d'une manière plus complète et plus intelligible une série de faits normaux ou pathologiques, qu'on avait déjà observés sans en saisir les liens profonds.

## 2. *L'inconscient. Le rêve et l'œuvre d'art. La sublimation*

Les liens profonds! Nous touchons ici à un domaine d'une importance capitale, celui de *l'inconscient*.

Une femme d'une quarantaine d'années, mère de famille, nature très calme, était

obsédée depuis plusieurs mois par l'impression qu'un homme la poursuivait sans cesse. Elle raisonnait fort bien, reconnaissait la stupidité d'une telle idée qui ne reposait sur rien, semblait-il, mais elle n'arrivait pas à s'en débarrasser. Elle n'osait pas non plus en parler chez elle, craignant qu'on la prenne pour folle. Au cours de nos entretiens je lui fis diverses remarques et lui demandai d'y réfléchir le soir avant de s'endormir, c'est-à-dire lorsqu'elle était le moins distraite par l'entourage et que l'obsession était particulièrement vive. Il fallut de nombreux encouragements, car elle avait peur d'éclaircir le mystère.

Un soir enfin, à force de creuser ses souvenirs, elle eut la vision instantanée et terrifiante d'une scène à laquelle elle avait assisté trois ans auparavant. Alors qu'elle était employée dans un hôpital, un malade qui cherchait à s'enfuir au cours d'une crise de délire s'était trompé de porte et était arrivé subitement dans la cuisine où elle travaillait. Surprise par le bruit, elle s'était retournée et trouvée tout à coup seule en présence de cet individu posté derrière elle, hagard et mâchuré de sang, qui ne fit du reste aucun mal. Saisie d'effroi et bouleversée, elle avait dû interrompre son travail pendant huit jours.

Dans la suite, elle avait complètement oublié, disait-elle, cette aventure. «Oublié, non pas! Refoulé dans l'inconscient. C'était ce choc émotif qui persistait en elle sans qu'elle s'en rendît compte, et qui continuait à déployer ses effets sous cette forme angoissante: impression d'être poursuivie par un homme. La découverte de ce complexe enfoui dans l'inconscient produisit un soulagement immédiat; car, au lieu de lutter en vain contre une pensée obsédante dont elle ignorait l'origine, elle fut en mesure de faire intervenir son intelligence, d'accepter le souvenir de la frayeur qu'elle avait eue autrefois, mais de ne plus attribuer à cet incident une importance qu'il n'avait plus.

Si je viens de résumer ce cas, c'est parce qu'il est très démonstratif pour illustrer ce qu'on appelle l'«inconscient dynamique», c'est-à-dire l'action que des événements personnels, vécus dans le passé mais oubliés, peuvent néanmoins exercer sur nous à *notre insu*. Le traitement psychanalytique a pour but de les rendre conscients, de les ramener sous le contrôle du jugement et de la raison et de leur faire perdre ainsi leur efficacité malsaine. Mais même lorsqu'on analyse les hommes les mieux portants, ceux qui jouissent d'une santé parfaite et qui n'auraient rien de personnel et d'actuel à refouler, on voit qu'une bonne partie de leur vie psychique se déroule dans l'inconscient, c'est-à-dire dans une région «souterraine» où elle a d'étroites connexions avec les pulsions instinctives. Et plus on va profond, plus on constate que cette partie-là de notre vie psychique présente d'un individu à l'autre de frappantes analogies, comme si nous l'avions tous reçue d'un héritage ancestral commun; on y retrouve toujours au point de vue du fonctionnement de la pensée les mêmes mécanismes, et au point de vue de son contenu les mêmes symboles.

Alors que *Freud* emploie le mot «inconscient», les professeurs *Dessoir*, de Berlin, *Pierre Janet*, *Théodore Flournoy*, *Morton Prince*, de Boston, disaient de préférence le «subconscient». *Myers*, de Londres, parlait du «subliminal» et *Grasset*, de Montpellier, d'activité «polygonale». Quant à *Jung*, il a introduit l'expression très suggestive d'«inconscient collectif». Il serait intéressant d'établir les parallèles et les nuances de ces notions très voisines. M. *Charles Baudouin* (1), dans ses nombreuses études de psychanalyse, a toujours cherché à comparer les divers points de vue et à montrer en quoi la psychanalyse se rattache à la psychologie classique plus qu'elle ne s'en éloigne.

Pour explorer l'inconscient, la voie d'accès par excellence – la voie royale, dit Freud – nous est fournie par les *rêves*.

Un homme de vingt-huit ans, voyageur de commerce, rêve *qu'on le présente à la fille d'un souverain; entre eux deux se trouve une coupe de communion*. Ce rêve l'étonne et l'amuse, car il n'a jamais été question pour lui de pouvoir aborder une famille régnante. Mais lorsque je lui demande d'associer librement les idées que lui suggère son rêve, la première idée est qu'il doit s'agir d'un mariage; les autres se rapportent à la situation conjugale dans laquelle il se trouve lui-même. Se sentant depuis un certain temps poussé à tromper, et même à abandonner sa femme – qui lui fait, à lui, un grief de sa condition sociale inférieure – il réalise en rêve ce plan d'abandon toujours refoulé, par ce mariage avec une autre femme. Et en épousant la fille d'un souverain, en se jugeant digne d'entrer dans un monde princier, il donne la meilleure réplique aux reproches d'infériorité sociale et autres insinuations humiliantes que sa femme lui a fait entendre.

Etre présenté à la fille d'un souverain dont on n'est séparé que par une coupe de communion, voilà une image sans doute assez plaisante mais absurde pour un simple quidam! Cette image représentait néanmoins, en un admirable raccourci (c'est le processus psychologique de la «condensation»), tout un ensemble de préoccupations d'ordre affectif qui s'agitaient chez notre voyageur de commerce, et de penchants refoulés. Il les a exprimés quand même dans l'élaboration de son rêve sans s'en apercevoir, inconsciemment. On remarquera aussi que ce rêve est une compensation à la réalité. C'est la satisfaction d'un désir, sous forme imagée et d'ailleurs déguisée. On pourrait dire encore qu'il s'agit là d'un petit morceau, fort bien trouvé, d'«expression symbolique».

La parenté entre le rêve et *l'oeuvre d'art* a été pressentie depuis longtemps. Tous deux remplissent une fonction analogue: ce sont des exutoires pour nos tendances profondes. Or la méthode de *Freud*, en faisant connaître les mécanismes intimes qui régissent la formation de nos rêves, permet aussi d'y voir plus clair dans le travail des hommes de talent ou même de génie: créations littéraires, peinture, sculpture, poésie. Je rappelle entre autres l'ouvrage que *Baudoin* (2) a consacré à la psychanalyse de l'art, celui de *Marie Bonaparte* (6) sur les contes d'*Edgar Poe*, ainsi que l'étude du Dr. *Philippe Sarasin* (19) sur le *Mignon* de Goethe, et celle de *Paul Germain* (13), de Paris, sur la musique et la psychanalyse. Bornons-nous à signaler que l'oeuvre d'art, à l'inverse du rêve, est un produit *social* auquel tous peuvent participer. C'est là que gît la différence.

Au point de vue psychologique, nous sommes toujours ici dans des manifestations de la vie affective; mais elles sont d'une essence tout autre que celles auxquelles nous assistions sur la place du village en observant la lutte entre Pierre et Bernard. C'est que, si certains penchants (issus de l'instinct agressif) ont beaucoup de peine à s'extérioriser par des réactions qui ne soient pas brutales, empreintes de haine, de colère – tout ce qui dérive de l'autre groupe (instinct sexuel dans la nomenclature de *Freud*, amour, instinct de vie) est capable au plus haut point d'évoluer dans le sens d'une

*sublimation*. Ce qui n'empêche pas que les sentiments esthétiques, sociaux, religieux, plongent quand même leurs racines dans la sphère biologique des instincts.

C'est parce que la psychanalyse projette une certaine lumière sur des soubassements obscurs, c'est parce qu'elle dévoile des connexions profondes entre les activités humaines les plus diverses quant à leur valeur, qu'elle intéresse tant de personnes dans les milieux les plus divers. C'est pour la même raison qu'elle est un *objet de scandale* aux yeux de certaines natures délicates. Car enfin, comment peut-on admettre qu'un lien puisse exister entre les chefs-d'œuvre de l'art et des tendances qu'on appelle instinctives? Ce problème doit être examiné de près; une simple image me permettra d'exposer ma pensée.

Qu'y a-t-il de plus beau qu'une rose? Sa beauté diminuera-t-elle à vos yeux, quand le botaniste aura découvert que le rosier plonge ses racines dans le fumier? Si toutes les formes d'activité mentale ont vraiment pour germe quelque instinct brut, cela ne rabaisse en rien leurs manifestations les plus nobles et les plus élevées. Et si l'on est en quête de sujets d'édification, on en trouvera déjà pas mal dans ce fait qu'une puissance inférieure, aveugle et inconsciente, puisse évoluer, se perfectionner au point de donner quelque chose de sublime. La recherche psychanalytique n'a pas pu méconnaître cette transformation possible des instincts, cette métamorphose, à laquelle elle a précisément donné le nom de «sublimation».

Pourquoi la sublimation a-t-elle lieu? Personne ne le sait. Divers facteurs entrent sans doute en ligne de compte: effet de l'exemple, contrainte du milieu collectif. Le botaniste se chargera aussi de nous dire comment les éléments chimiques du fumier peuvent jouer leur rôle dans la formation de la fleur sous l'influence des rayons du soleil, de la pureté de l'atmosphère. Mais pourquoi en est-il ainsi et pas autrement, pourquoi ce qui paraissait laid et nauséabond dans l'échelle des valeurs peut-il aboutir à quelque chose de beau et de parfumé comme une rose? ... C'est là une question qu'il faut laisser au philosophe, aucune science ne saurait y répondre. Il en est de même des investigations de la psychanalyse sur la naissance des chefs-d'œuvre de l'art. Dans sa préface à l'Edgar Poe de Marie Bonaparte, Freud s'exprime ainsi: «De telles recherches ne prétendent pas expliquer le génie des créateurs, mais elles montrent quels facteurs lui ont donné l'éveil et quelle sorte de matière lui a été imposée par le destin.»

### 3. *Les sentiments sociaux, moraux et religieux, et les stades primitifs et infantiles du développement psychique*

A côté des sentiments esthétiques, les sentiments *sociaux* constituent l'une des parties essentielles de la vie affective. La psychanalyse n'a pas craint

d'en aborder l'étude et de faire ressortir l'enchaînement génétique qui les relie aux instincts les plus primitifs. Pour cela, elle s'appuie non seulement sur les données recueillies par les anthropologistes, mais surtout sur la connaissance des complexes inconscients et de leurs mobiles infantiles. C'est dans ce domaine que *Freud* a ouvert une voie d'investigation absolument nouvelle, originale, et qui à première vue peut sembler rebutante.

Je voudrais formuler la chose ainsi: ce qu'il y a de plus archaïque, de plus brut dans les sociétés humaines, correspond aux tendances les plus profondément enfouies dans l'inconscient infantile. Par exemple, à l'avis de *Freud* (11, p. 25), les trois désirs instinctifs les plus anciens sont le cannibalisme, l'inceste et le meurtre. Or, la psychanalyse permet de découvrir chez le civilisé du vingtième siècle des penchants de ce genre, refoulés sans doute, mais qui s'expriment néanmoins sous diverses formes travesties – soit à titre de symboles dans les rêves, soit comme symptômes morbides dans les névroses – ou qui s'affirment parfois de façon directe dans certains cas relevant de la criminologie. Mais avant d'aller plus loin, ouvrons d'abord une parenthèse et examinons de près les tout premiers stades du développement infantile chez l'homme cultivé.

J'ai décrit ailleurs (9) ce que *Freud* a si justement appelé le *complexe d'Oedipe*: attirance instinctive pour le parent de l'autre sexe, répulsion contre celui du même sexe. Eh bien, l'évolution normale du petit garçon à partir de sa cinquième année consiste, au point de vue de l'inconscient, à surmonter ce complexe, à le liquider, c'est-à-dire à abandonner les tendances sensuelles (incestueuses) qui l'attachaient à sa mère et du même coup les vellétés agressives (meurtrières) contre le père. Ses affections filiales et son affectivité en général vont donc être épurées, libérées de leur base instinctive et connaîtront ce magnifique essor qui caractérise la jeunesse et l'adolescence. Toutefois, le fond instinctif pourra affleurer de nouveau la surface dans des périodes critiques comme la puberté et troubler momentanément le cours de la vie sentimentale.

Chez la petite fille, la liquidation du complexe d'Oedipe est plus difficile et ne saurait être schématisée d'une manière aussi simple. D'abord ses réactions instinctives sont l'inverse de celles du sexe masculin, mais pas exactement, puisqu'avant le sevrage la petite fille est liée à sa mère aussi bien que le petit garçon. Ensuite, elle est frustrée par la nature à divers égards, ce que le langage populaire exprime en disant qu'elle est un «garçon manqué». En revanche, il est remarquable de voir comment la petite fille sait trouver dès l'âge le plus tendre, avec ses poupées par exemple, une ample compensation dans le déploiement d'aptitudes qu'on peut déjà qualifier de «maternelles» – aptitudes qui à l'âge adulte pourront s'épanouir dans la maternité ou sous les formes dérivées de l'altruisme, de la tendresse ou du dévouement charitable et humanitaire. Au point de vue affectif, les possi-

bilités de développement du sexe féminin sont donc plus compliquées, mais beaucoup plus abondantes, plus nuancées et plus riches que celles de l'homme.

Si nous nous demandons maintenant à quoi visaient les tendances inconscientes *avant* le complexe d'Oedipe, dans les toutes premières phases de l'évolution individuelle, à partir de la naissance jusque vers la deuxième année, que trouvons nous? La psychanalyse a mis en lumière des penchants encore plus primitifs, à la fois de nature buccale et digestive; on les a appelés aussi «cannibales». Leur première ébauche consistait à vouloir *mordre* le sein. L'enfant a été obligé d'y renoncer définitivement avec le sevrage; mais ce n'est pas sans peine, semble-t-il, qu'il a dû se soumettre à cette privation.

Reprenons maintenant le sujet que nous avons entamé tout à l'heure. Examinons les mœurs des peuplades les moins évoluées, des hordes incultes; comparons-les aux stades initiaux par lesquels l'homme civilisé passe dans sa toute première enfance. Eh bien, remarque *Freud*, c'est aux mêmes désirs instinctifs que ces sociétés primitives doivent renoncer pour accomplir quelque progrès. Dans la tribu sauvage, dans la collectivité humaine la plus fruste, le premier échelon de civilisation, la première étape indispensable à n'importe quel progrès ultérieur en fait de sentiments sociaux, c'est d'abandonner le cannibalisme ainsi que les tendances œdipiennes à l'inceste et au meurtre.

Tout ceci peut paraître bien lointain et dépourvu d'intérêt pour nous, gens cultivés, à qui le cannibalisme inspire depuis longtemps une telle horreur qu'il n'est même pas prévu dans le code pénal. Mais l'inceste doit encore, de nos jours, être expressément interdit par les lois. Quant au meurtre, s'il est prohibé en principe selon le commandement «tu ne tueras pas», les sociétés modernes s'arrogent le droit de le rendre légitime dans certaines circonstances, voire même de l'ordonner. Nous ne sommes pas à une bien grande distance des peuplades primitives. Et l'opinion publique approuve cet état de choses pour des raisons parfois purement sentimentales, sans aucune nécessité d'auto-protection ou de défense, lorsque les jurys populaires acquittent tout simplement un meurtrier parce que son crime leur semble pouvoir être qualifié de «passionnel». C'est un bel exemple de la puissance incroyable qu'exercent sur notre jugement les facteurs affectifs.

Après ce coup d'œil sur l'origine des sentiments sociaux, et les curieux parallèles établis par *Freud* entre les mœurs des hordes primitives et les phases initiales de notre inconscient infantile, passons aux sentiments *moraux* et *religieux*. En ce qui concerne les formes inférieures de la religion, la psychanalyse apporte des vues nouvelles sur le totémisme, l'animisme, la pensée magique, les superstitions. Ces recherches ont été appliquées aussi, entre

autres par *Reik* (18) et *Fromm* (12) aux religions supérieures, le judaïsme, et le christianisme. Car il persiste des «survivances païennes dans le monde chrétien», comme l'a si bien fait voir dans un livre qui porte justement ce titre l'égyptologue anglais *Arthur Weigall* (21), un auteur qui est du reste tout à fait étranger aux idées de *Freud*. En revanche, le professeur et pasteur *Georges Berguer* (3), dans un ouvrage sur la vie de Jésus, a utilisé les méthodes de la psychanalyse appliquées à l'histoire et a fait les rapprochements les plus instructifs entre divers récits de la bible et les mythes légendaires sur la naissance et la mort des héros.

*Freud* a montré combien le cérémonial de certaines pratiques rituelles, que les dévots exécutent parfois d'une manière quasi-automatique, est analogue au cérémonial avec lequel les névrosés accomplissent leurs *actions obsédantes*. Les mécanismes sous-jacents sont similaires. Et M. *Georges Berguer*, dans sa récente étude sur un Mystique Protestant (4), a décrit chez l'homme dont il s'agit certaine «formule-obsession» ou «formule-type», qui lui revenait à l'esprit d'une manière presque machinale. Si cette formule, dit M. *Berguer*, «ne représente pas l'orthodoxie par rapport à une Eglise, elle l'est par rapport à un individu ... Elle est un symbole destiné à renouveler, à soutenir et à provoquer les expériences religieuses qui ont été déjà éprouvées et à favoriser leur retour tout en contrôlant leur conformité au modèle primitif.» De même, les premières règles de foi dont la teneur nous a été transmise par l'histoire, les premières formules de confession avaient une allure rythmée, on pourrait presque dire martelée, cadencée. Il semble que leur but principal était d'évoquer chez les fidèles qui les répétaient, ou de réveiller en eux, un certain état d'âme.

Nous avons donc ici un aperçu comparatif du plus haut intérêt: d'une part, sur «les premières assises de ce qui est devenu plus tard l'édifice dogmatique de l'Eglise chrétienne», d'autre part, sur les expériences de psychologie individuelle chez une nature mystique moderne.

«Il faut se souvenir, dit encore M. *Berguer*, qu'avant l'intervention des penseurs chrétiens qui ont vu dans les dogmes des constructions du seul intellect, l'Eglise était formée surtout d'âmes mystiques avides d'impressions affectives et d'émotions religieuses.»

Parmi les symptômes particulièrement pénibles que les médecins sont souvent appelés à combattre, il faut citer *l'angoisse*. J'emploie ce mot dans son sens le plus étendu, comprenant aussi bien les sentiments légers d'appréhension, d'inquiétude, que l'anxiété, la peur. On a dit avec raison que l'angoisse constitue le problème central de la psychanalyse. Quelle est sa signification biologique? L'angoisse ne résulte pas d'un instinct déterminé; c'est une réaction générale de l'organisme en face d'un danger effectif ou simplement menaçant. Ce mode de réaction est très répandu chez les enfants, puisque ce sont des créatures plus faibles et plus désemparées que l'adulte vis-à-vis des atteintes possibles du monde extérieur. Par contre il

suffit que l'enfant se sente aimé, donc protégé par le père et la mère, pour que disparaisse toute cause extérieure d'angoisse.

Mais voilà! Le danger qui menace peut provenir de l'intérieur du sujet, de ses propres poussées instinctives et répréhensibles, surtout s'il a de la peine à les mater: tendances sexuelles interdites, pulsions agressives, etc. Dans ce cas, l'angoisse va s'accompagner de *sentiments de culpabilité*, avec désir d'auto-punition ou d'expiation, besoin de confession, scrupules – bref, tous ces états d'âme qui jouent un si grand rôle dans la vie religieuse comme dans les symptômes névrotiques.

Psychologiquement, le sentiment de culpabilité (pour les théologiens, de péché), résulte d'un écart trop grand entre les exigences de la sphère instinctive et celles d'une instance morale intérieure qui surveille le « moi » et que *Freud* appelle le *surmoi*. Cette instance, qui fonctionne à la manière d'un impératif catégorique ou d'une censure, d'où provient-elle? L'analyse révèle, ici de nouveau, qu'elle a des racines infantiles très profondes; elle dépend de l'action exercée sur le petit enfant par ses parents ou ses éducateurs – dont le prestige sur lui est toujours immense – action qu'il a peu à peu intériorisée et faite sienne. Ensuite, sous l'influence d'un enseignement religieux, il aura pu extérioriser cette instance morale et en attribuer cette fois l'origine à Dieu.

On voit combien ces processus, inconscients, dont je n'ai donné qu'une esquisse bien sommaire, touchent à nos conceptions religieuses. Il serait intéressant de les confronter dans le détail avec les travaux de M. *Bovet* sur l'apparition du sentiment du devoir, et de M. *Piaget* (16) sur la formation du jugement moral. Ces auteurs procèdent par l'examen direct et l'interrogatoire de l'enfant, tandis que *Freud* conclut d'après l'analyse des adultes. On remarquera aussi que l'idée même de Dieu n'est autre, pour la psychanalyse, qu'une projection de l'image du père, amplifiée et embellie de toutes les perfections possibles – le Père qu'il faut à la fois craindre et vénérer puisqu'il est infiniment puissant, capable d'un amour et d'un pardon absolus. (Dans les religions de l'antiquité on ne se faisait pas faute d'attribuer aussi aux dieux, au pluriel, tous les défauts humains; on avait donc raison de les redouter plus qu'on ne les respectait.)

#### 4. *Genèse psychologique. Exclusion de la transcendance.* *L'«Avenir d'une Illusion», de Freud*

Telle est la manière dont se forment nos idées religieuses, leur *genèse psychologique*. Mais il est bien clair que tout ceci n'apprend rien sur l'existence ou la non-existence de Dieu. Ce problème-là, comme tant d'autres, est « transcendant » par rapport à la science; il dépasse donc les compétences du psychologue et relève de la philosophie ou de la théologie. Je m'en tiens

ici au principe méthodologique déjà admis implicitement par *Ribot* et formulé par *Théodore Flournoy* (10) – sous le nom d'*exclusion de la transcendance* – dans les recherches de psychologie religieuse.

Ceci m'amène à dire quelques mots d'un ouvrage que *Freud* a intitulé *l'Avenir d'une Illusion* (11); il y expose ses idées de penseur et de philosophe bien plus que ses découvertes de biologiste. C'est un livre plein de vues originales, dont M. *Robert Bouvier* a donné il y a quelques années un excellent compte rendu (7). Le thème fondamental de *Freud*, c'est que toute culture repose non pas sur la création ou la répartition de biens matériels, mais sur la contrainte au travail et le renoncement aux instincts. La civilisation dédommage les hommes de ce programme sévère en les faisant participer à son patrimoine spirituel qui comprend notamment l'art et la religion.

Les doctrines religieuses ont une base affective, continue *Freud*; elles doivent satisfaire nos besoins de justice et de vie éternelle et rétablir notre relation avec le Père. Elles sont issues de la «nécessité de se défendre contre l'écrasante suprématie de la nature» (p. 55). Mais ce sont des réalisations *illusoires*. *Freud* n'entend pas par là que les doctrines religieuses soient nécessairement fausses; «on ne peut pas plus les réfuter que les prouver». Elles sont *illusoires*, pense-t-il.

Ce jugement n'implique pas, comme on l'a cru souvent, que *Freud* se rallie à un idéal matérialiste; loin de là. Il ne met pas non plus les instincts, dont il a reconnu la puissance, sur un piédestal. Au contraire, il est persuadé que l'intelligence les vaincra, et il écrit:

«Nous aurons beau dire et redire que l'intellect humain est sans force par rapport aux instincts des hommes, et avoir raison de le dire, il y a cependant quelque chose de particulier à cette faiblesse: la voix de l'intellect est basse, mais elle ne s'arrête point qu'on ne l'ait entendue» (p. 145).

*Freud* soutient donc la primauté, non pas de la matière ou des instincts, mais de l'intelligence, et il estime que le travail scientifique est le seul chemin qui puisse nous mener à la connaissance de la réalité extérieure. La progression, il l'avoue, ne se fait qu'avec une extrême lenteur; mais nous n'avons pas d'autre moyen de connaître l'univers. Et le dieu Logos qui inspire ce travail poursuivra le même but que le Dieu des chrétiens, dit encore *Freud*, «la fraternité humaine et la diminution de la souffrance ...» (p. 146).

Les idées contenues dans ce livre sont le fruit de méditations très personnelles; il s'en dégage, dit M. *Bouvier*, une belle impression de probité intellectuelle et de sérénité philosophique. Elles font en tout cas réfléchir; mais à mon avis personne n'est obligé de les accepter en bloc. Si la psychanalyse ne peut pas prétendre expliquer le génie des créateurs en matière d'art, comme *Freud* lui-même le reconnaît, elle ne peut pas expliquer davantage, me semble-t-il, le génie religieux, celui qui inspirait par exemple les prophètes.

Personnellement, j'admets l'exactitude des processus découverts par la

psychanalyse quant à la formation inconsciente de nos idées religieuses. J'admets aussi la primauté de l'intellect par rapport à la matière et aux instincts. Mais comme je m'en tiens au principe de l'exclusion de la transcendance dans toute recherche scientifique, je ne puis qualifier ni de vraies ni d'illusoires – ce qui reviendrait à les prouver ou à les réfuter – les affirmations de la foi, ou suivant l'expression si juste qu'employait *William James*, de la «volonté de croire». Tout ceci, comme je l'ai dit plus haut, est en dehors des vérifications de la science<sup>3</sup>).

5. *La psychanalyse, doctrine biologique.*  
*Les opérations intellectuelles et l'affectivité*

C'est précisément parce que l'objet de la foi et les autres notions de valeur morale sont en dehors de la science, que la doctrine *biologique* de *Freud* peut être acceptée par un nombre toujours croissant d'esprits critiques, quelle que soit leur attitude personnelle en matière religieuse. Il y a des psychanalystes israélites, libres-penseurs, protestants; qui ne connaît le nom du pasteur *Pfister*, de Zurich, et sa forte réplique (15) à l'«Avenir d'une Illusion» de *Freud*? Il y a des psychanalystes catholiques, je crois même bouddhistes. D'ailleurs les applications techniques de la méthode ne demandent, cela va de soi, aucune confession de foi particulière.

Nous venons de passer en revue, dans ce coup d'œil très général, quelques-uns des aspects principaux de cette doctrine. Nous avons commencé par les instincts bruts, comme l'agressivité – la lutte acharnée de Pierre et de Bernard – pour aboutir à des manifestations supérieures propres à la nature humaine: sentiments esthétiques, sociaux et religieux. J'ai essayé de dessiner à grands traits, en m'inspirant de *Freud*, la genèse psychologique de ces phénomènes, mais en marquant la limite entre les données rigoureuses de la science et les affirmations personnelles qui relèvent de la philosophie ou de la foi.

D'autres activités ont été laissées de côté, qui méritent tout autant d'être appelées supérieures. Je dois y faire une brève allusion, car elles appartiennent aussi au champ de la recherche scientifique: ce sont les *opérations intellectuelles*. Leur étude, qui comprend de nombreux processus (perception, mémoire, langage) peut s'appuyer sur des méthodes expérimentales, sur des mensurations exactes auxquelles échappent les phénomènes affectifs.

Si l'on a raison, pour la clarté de la recherche scientifique, de faire une distinction entre la vie affective et la vie intellectuelle, ce serait une erreur de croire qu'il y a entre elles une cloison étanche. Ces deux secteurs de notre vie mentale se pénètrent constamment l'un l'autre. On peut les

---

<sup>3</sup>) Voir à ce sujet: *La philosophie de William James*, par *Th. Flournoy*. Saint-Blaise 1911, p. 151-171. – Trad. allemande, avec préface d'Arthur Baumgarten. Tubingue 1930, p. 94-108.

aborder tous deux par une observation simplement descriptive, ou en faire l'objet d'une étude plus profonde, dynamique et génétique. J'ai à peine besoin de rappeler les travaux que poursuivent le professeur *Piaget* et ses collaborateurs sur le développement intellectuel de l'enfant. Et plus on envisage les faits sous cette perspective génétique, plus on constate combien il est arbitraire, au fond, de séparer la vie affective et la vie intellectuelle. Elles se confondent même, à l'origine. Que ce soit chez le petit enfant ou chez le primitif, l'intelligence (dont ils ne sont ni l'un ni l'autre dépourvus) se déploie à un niveau « prélogique » selon le mot de *Lévy-Bruhl*, c'est-à-dire qu'elle est tout imprégnée d'éléments qui relèvent de l'affectivité.

Chez l'adulte civilisé nous faisons une constatation analogue: certains défauts de mémoire, des déviations du bon sens, de lourdes erreurs de jugement peuvent dépendre de conflits dans la sphère affective, conflits dont l'heureuse solution produira un véritable éclaircissement intellectuel. La logique des sentiments, comme l'appelait *Ribot*, n'est pas rebelle d'une manière absolue à la logique tout court. C'est que notre personnalité est globale; et la psychanalyse contribue en définitive à nous en donner, comme j'ai essayé de le faire ressortir, un tableau d'ensemble bien plus qu'une vision fragmentaire.

Quant à *Freud* lui-même, qui n'a cessé de faire pénétrer son regard dans le règne obscur et tourmenté des instincts et qui a reconnu leur puissance dominatrice — *Freud* n'a cependant pas mis en doute la primauté de l'intelligence et la possibilité de sa victoire finale sur les instincts. Puisse-t-il avoir raison, dans un monde où les forces brutes et aveugles paraissent tout à fait déchaînées aujourd'hui. Puissions-nous ne pas désespérer de l'homme et le considérer toujours, et malgré tout, comme ce qu'il devrait être: le chef d'œuvre de la Création!

#### *Index des ouvrages cités*

1. *Ch. Baudouin*: Etudes de psychanalyse, 1922. L'âme et l'action, 1944. — 2. *Ch. Baudouin*: Psychanalyse de l'art. Paris 1929. — 3. *G. Berguer*: Vie de Jésus, 1920. (Ed. Atar, Genève-Paris.) — 4. *G. Berguer*: Arch. Psychol. 26 (1937). — 5. *M. Bonaparte*: Théorie des instincts. Rev. franç. Psychanal. 7, 217 (1934). — 6. *M. Bonaparte*: Edgar Poe. Paris 1933. — 7. *R. Bouvier*: Rev. de Synthèse 6, 102 (1933). — 8. *Ed. Claparède*: Introd. à la «Psychanalyse» de Freud. Trad. Le Lay 1921 (Ed. Sonor, Genève). — 9. *H. Flournoy*: Psychanalyse et suggestion. In Hygiène mentale des enfants et adolescents, 1943 (Delachaux et Niestlé). — 10. *Th. Flournoy*: Arch. Psychol. 2, 33 (1903). — 11. *S. Freud*: L'avenir d'une illusion, 1932. (Paris. Trad. de l'allemand paru en 1927.) — 12. *E. Fromm*: Imago 16, 305 (1930). (Voir Rev. franç. Psychanal. 5, 297 [1932]). — 13. *P. Germain*: Rev. franç. Psychanal. 2, 751 (1928). — 14. *C.-G. Jung*: Jb. Psychanal. 1, 120 (1911). — 15. *O. Pfister*: Imago 14, 149 (1928). (Voir p. 185 et 377.) — 16. *J. Piaget*: Le jugement moral chez l'enfant, 1932. (Voir Rev. franç. Psychanal. 6, 230 (1933).) — 17. *Ed. Pichon*: Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent. Paris 1936. — 18. *Th. Reik*: Imago 16, 389 (1930). (Voir Rev. franç. Psychanal. 5, 304 (1932).) — 19. *Ph. Sarasin*: Imago 15, 349 (1929). — 20. *R. de Saussure*: Evolution de la notion d'instinct. Evol. Psychiatr. 2, 91 (1927). — 21. *A. Weigall*: Survivances païennes dans le monde chrétien, 1934. (Ed. Payot, Paris.)